

L'ANNÉE 1841

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ E. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 62. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 10 AVRIL, 1841.

[No. 6.]

On prie nos abonnés, si ce journal ne leur est pas régulièrement délivré, de nous en informer; nous y porterons remède immédiatement.

Sommaire:—Les derniers momens de Talleyrand.—SCIENCE.—Météorologie électrique.—Efflorescences des murailles.—Coloration en vert des huitres.—Regulateur solaire.—Nouvel appareil pour obtenir de l'eau douce de l'eau de mer.—Anémomètre.—Daguerrotypage, amélioration du.—Caoutchouc.—Ancien Parlement d'Angleterre, difficulté de le convoquer.—Un crime de Chouan.

Les derniers momens de Talleyrand,

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE.

Le dernier cahier de la *Revue britannique*, qui vient de paraître, publie entr'autres morceaux importants, l'article suivant, où se trouvent des détails curieux et nouveaux sur les derniers momens du prince de Talleyrand.

Six heures allaient sonner le matin du 17 mai 1838, lorsque je me dirigeai vers l'ancien hôtel de la rue saint-Florentin. Les premières lueurs du jour naissant commençaient à peine à percer au-dessus des arbres des Tuileries le brouillard grisâtre du matin. La cloche, que j'agitai d'une main tremblante, retentit dans la vaste cour de l'hôtel avec un son qui n'avait presque rien de terrestre... je ne m'arrêtai pas à la loge du concierge pour demander comment s'était passée la nuit; je venais d'apercevoir la voiture du médecin ordinaire; je me précipitai en toute hâte vers le grand escalier que j'avais tant de fois, hélas! monté, le cœur rempli de sentimens bien différens de ceux que j'éprouvais en ce jour.

L'antichambre était déserte; les domestiques ne quittaient pas une pièce voisine de l'appartement de leur maître, afin d'être plus promptement instruits des progrès de la maladie. De tous les hommes, le prince de Talleyrand fut peut-être celui qui posséda au plus haut degré le pouvoir de se concilier, sans aucun effort apparent, l'affection de ses familiers. Ceux qui l'entouraient à ses derniers momens étaient devenus vieux à son service; mais de ceux qui lui avaient prodigué leurs soins pendant sa jeunesse, aucun n'existait plus. Il avait reçu assez long-temps pour voir mourir tous ceux-là avant lui. M. de Talleyrand accordait à ses principaux domestiques une confiance extraordinaire; souvent même des questions importantes qui eussent été traitées avec le plus grand secret dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, furent discutées et résolues, sans aucune réserve, en présence de son valet de chambre. En effet, quelques années avant sa mort, il avait pris l'habitude de consacrer aux affaires les plus graves l'heure de sa toilette, et jamais, en de telles circonstances, son valet de chambre ne le quitta un seul instant. Peut-être l'accusera-t-on d'imprudences; mais qu'importe à sa mémoire? L'événement l'a justifié; sa confiance ne fut jamais trahie.

Parmi les nombreux domestiques attachés à la maison du prince, il faut certainement citer en première ligne le bon Courtiade, à qui ses longs services et son attachement éprouvé faisaient accorder la plus grande liberté, et dont les remarques naïves et les observations piquantes sur les événemens politiques amusaient singulièrement son maître. Cet homme était entré chez M. de Talleyrand long-temps avant la révolution de 1789, et il mourut "dans ces liens volontaires," il y a quatre années environ, pendant l'ambassade de Londres. Le chagrin qu'il éprouva de quitter Paris, à cause de son âge et de ses infirmités croissantes, contribua, dit-on, à hâter le moment de sa mort. Son attachement était plutôt l'attachement d'un chien que celui d'un homme. Durant sa jeunesse, il avait partagé avec son maître sa bonne et sa mauvaise fortune. Le prince prenait souvent plaisir à raconter aux étrangers l'histoire de sa fuite en Amérique, lorsque, averti en secret par un ami, il résolut de quitter immédiatement la France. Courtiade se trouvait auprès de lui au moment où il reçut la lettre qui le décida à partir. Lui confiant aussitôt son projet.—Courtiade, lui dit-il, je ne sais pas quand je pourrai revenir. Avant d'entreprendre un voyage si long et si périlleux, vous désirez sans doute faire vos adieux à votre femme et à votre famille. Laissez-moi partir seul; vous viendrez me rejoindre par le premier paquebot.

—Non, non, répliqua Courtiade dans la plus grande agitation, vous ne partirez pas seul: je vous suivrai... seulement attendez jusqu'à demain soir.

—Cela est impossible, répondit le prince: ce retard me perdrait peut-être, et il ne paraîtrait pas assez long à votre femme.

—Bah! c'est bien de ma femme qu'il s'agit! s'écria le fidèle serviteur fondant en larmes, c'est de cette maudite blanchisseuse qui a emporté toute vos chemises fines et vos cravates de mousseline. Sans elle, mon cher maître, quelle figure feriez-vous donc dans un pays étranger?

Je n'oublierai jamais ma première entrevue avec M. de Talleyrand, ni l'impression singulière que Courtiade produisit sur moi. Comme il s'agissait d'affaires sérieuses et secrètes, le prince, selon son habitude constante, m'avait accordé une audience à l'heure de sa toilette. C'était quelque temps après la révolution de juillet. Je trouvais l'illustre diplomate tranquillement assis à son bureau, qui lui servait tout-à-la-fois de secrétaire et de toilette. Ce jour même il devait prendre congé de Louis-Philippe avant de partir pour son ambassade de Londres, et se présenter, par conséquent, à la cour dans son costume de courtisan. Un domestique était occupé avec le plus grand sérieux à poudrer les boucles de ses longs cheveux gris; un autre, à genoux devant lui, attachait les cordons de ses souliers. Son secrétaire ouvrait les lettres reçues le matin, en parcourait rapidement le contenu, jetant les unes dans un énorme panier et empilant les autres sur le bureau du prince. J'admiraient le sang froid extraordinaire avec lequel M. de Talleyrand, tout en écoutant ce que je lui disais et ce qui, pour lui, était de la plus haute importance, se laissait revêtir de son uniforme officiel. Lorsque sa toilette fut achevée, la porte de la chambre s'ouvrit, et le vieux Courtiade s'avança, à pas chancelans, chargé de plusieurs boîtes de diverses formes et grandeurs. Ces boîtes contenaient les rubans et les insignes des ordres nombreux dont le prince était décoré. L'indifférence profonde de M. de Talleyrand faisait un contraste frappant avec l'empressement solennel de ce pauvre Courtiade, qui, depuis plusieurs années, n'avait plus d'autre emploi que celui de conservateur des décorations de son maître. Exercer ces graves fonctions avec une dignité convenable, tel était le seul but, l'unique pensée de la vie du vieux serviteur.

Que le lecteur me pardonne cette digression involontaire. Les émotions que j'éprouvais en traversant cet appartement, alors silencieux et désert, me rappelaient ma première entrevue... si peu semblable, hélas! à celle qui allait m'être accordée.

Lorsque j'entrai dans la chambre où reposait le vétérinaire diplomate, il dormait d'un sommeil profond qui rendait quelque espérance aux médecins; on regardait pourtant ce repos comme une conséquence nécessaire de la fatigue que quelques instans auparavant lui avait causée la dernière scène du drame si varié de sa vie, je veux parler de sa rétractation, acte qui depuis a été méprisé des uns, admiré des autres, d'une manière évidemment exagérée, et qui est resté jusqu'à présent un impénétrable mystère pour tous. Cette rétractation dut lui être pénible. Ceux qui étaient auprès de lui en ce moment savent seuls combien elle lui coula; car il n'ignorait pas que tous les partis avaient les yeux fixés sur lui et que chacun d'eux attribuerait sa résolution à des motifs différens, selon ses opinions ou ses intérêts. Etre loué par certains hommes lui semblait une chose aussi cruelle que d'être blâmé par d'autres; il savait bien que personne ne considérerait sa conduite sous son véritable jour, comme un sacrifice très-insignifiant en soi, et qui n'avait d'importance que parce qu'il était le dernier...

On a prétendu qu'on l'avait tourmenté et persécuté même à son lit de mort pour qu'il s'y décidât. C'est une erreur qu'il importe de relever: il y pensait depuis long-temps; on en trouve de nombreuses preuves dans ses papiers, et surtout dans une correspondance qu'il eut avec le pape à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en cette circonstance, comme en plusieurs autres, le motif principal de sa détermination fut le désir d'épargner des chagrins et des désagrémens à sa famille; il savait que s'il se refusait à son lit de mort à exécuter certaines formalités religieuses, qui pour lui étaient fort indifférentes, il exposerait ses parens à des ennuis réels: et quoique ses ennemis puissent l'accuser avec trop de raison d'avoir toujours calculé en égoïste les conséquences de ses actions, on ne peut cependant s'empêcher de reconnaître qu'il travailla constamment au bonheur et à l'agrandissement de sa famille. Jamais il ne s'écarta de ce but, auquel tendait encore la dernière action de sa vie, qu'il n'accomplît donc que d'après ses propres inspirations.

Le sommeil ou plutôt la léthargie dans laquelle le prince était tombé dura une heure encore environ après mon arrivée. A mesure que le temps s'écoulait, ceux-là mêmes qui lui tenaient le plus près par les liens du sang ou de l'amitié manifestaient, hélas! pourquoi ne l'avouerai-je pas? les plus vives inquiétudes que ce repos, quelque bien qu'il pût lui causer, ne se prolongeât au-delà de l'heure à laquelle le roi avait fixé sa visite. Lorsqu'il se réveilla, on eut de la peine à lui faire comprendre l'importance de cet événement qui était si proche. On venait à peine de le relever et de l'asseoir sur le bord de son lit, que sa majesté entra dans la chambre, suivie de Mme Adélaïde. C'eût été une étude curieuse pour un moraliste et pour un peintre que le contraste frappant de ces deux hommes assis l'un à côté de l'autre, sous le dais de ces vieux rideaux verts, et qui semblaient groupés à dessein pour former un tableau d'histoire.

—Je suis fâché, prince, de vous voir si souffrant, dit le

roi d'une voix faible et tremblante, tellement émue qu'on l'entendit à peine.

—Sire, vous êtes venu assister aux derniers momens d'un mourant.... Tous ceux qui l'aiment n'ont plus qu'un désir, c'est de voir bientôt la fin de ses souffrances.

Ces paroles furent dites avec cette voix profonde et forte qui n'appartenait qu'à lui, que l'âge n'avait pas eu le pouvoir d'altérer, que l'approche de la mort elle-même n'était pas capable d'affaiblir.

La visite royale, de même que toutes les visites royales d'une nature désagréable, dura le moins de temps possible. Après avoir murmuré tout bas quelques mots de consolation, Louis-Philippe se leva pour se retirer.

Une fois encore le prince, avec son tact ordinaire, vint au secours du visiteur, en se soulevant légèrement et en lui présentant ceux qui l'entouraient, son médecin particulier, son secrétaire, et même son valet de chambre; puis, comme si le vieux courtisan renaissait en lui, il ne peut s'empêcher de terminer ses adieux au roi par un compliment: "Sire, dit-il, notre maison a reçu aujourd'hui un honneur digne d'être inscrit dans nos annales, et que mes successeurs se rappelleront avec orgueil et reconnaissance."

Peu de temps après le départ du roi, les médecins observèrent les premiers symptômes d'une dissolution prochaine. Tous les membres de la famille ayant été prévenus, se trouvèrent en un instant réunis autour du lit. Parmi eux était le duc de Po... et je ne pus à sa vue m'empêcher de sourire en me rappelant l'observation faite à son sujet par le prince quelques jours avant sa maladie. "Il me laisse contrarié, dit-il; car son visage mélancolique et son lugubre costume donneraient en vérité à penser qu'il m'a été envoyé par l'entrepreneur des pompes funèbres."

Vers le milieu de la journée, l'agitation et la fièvre redoublèrent. Je ne pus alors résister au besoin de respirer un air plus pur que celui de cette chambre hermétiquement fermée, et je passai au salon. Le spectacle dont je fus alors témoin me causa une pénible surprise. De la chambre et du lit du moribond, je me trouvais transporté tout-à-coup, sans transition aucune, dans des appartemens remplis de l'éclat de la société parisienne. Jamais je n'oublierai l'impression que j'éprouvai. Là, près d'un grand feu, se tenaient plusieurs groupes d'hommes politiques, portant tous le ruban rouge à leur boutonnière, les uns chauves, les autres poudrés; leur conversation animée, bien que maintenue sur un ton très-bas par le tact exquis de celui qui la dirigeait, produisait un bruit continu. Je remarquai aussi quelques-uns des plus vieux amis du diplomate, qu'un attachement réel et sincère avait amenés auprès de lui, et qui ne prenaient aucune part aux discussions passionnées de ces champions politiques.

Le comte de M., ce roi sans rival de toutes les réunions joyeuses, que ses plaisanteries piquantes et ses sarcasmes mordans avaient rendu si redoutable, le seul homme, en un mot, avec lequel le prince lui-même n'osait pas toujours se mesurer dans les combats d'esprit, assis maintenant triste et silencieux sur un fauteuil écarté, paraissait absorbé par des méditations profondes et ne s'occuper nullement de ce tableau qu'il avait sous les yeux, et qui, dans tout autre cas, n'eût certainement pas manqué de lui arracher quelques traits de satire. Dans un coin était une coterie de femmes, parlant entre elles de choses entièrement étrangères à la circonstance. Quelquefois même un léger éclat de rire retentissait au milieu de ce cercle, en dépit des chuts improbateurs, qui alors se faisaient entendre à l'autre extrémité du salon. Près d'une fenêtre, la jeune et charmante duchesse de V. était entièrement couchée sur un sofa, et un essaim de jeunes beaux, plus semblables à des voleurs qu'à des nobles, se tenaient agenouillés devant elle ou assis à ses pieds sur les coussins du divan.

C'était une scène des temps passés. Il me semblait que nous étions revenus tout-à-coup au siècle de Louis XIV, près du lit de mort de Mazarin. Un observateur attentif eût certes remarqué la même insouciance, le même ennui de l'attente. De tous ces hommes réunis dans ce salon, les uns y étaient venus par convenance, les autres par politesse pour le reste de la famille, ceux-ci par curiosité, ceux-là, les moins nombreux, par attachement; mais aucun d'eux ne paraissait se souvenir qu'un génie puissant allait quitter ce monde, et qu'ils étaient rassemblés pour assister à la mort d'un grand homme. En ce moment toutefois les conversations cessèrent, le bruit s'apaisa; il y eut une pause solennelle, et tous les regards se tournèrent vers la porte de la chambre à coucher, qui s'ouvrit lentement. Un domestique entra la tête baissée et les yeux pleins de larmes, et s'avançant vers le docteur L., qui était venu, ainsi que moi, chercher un instant de repos au salon, il lui dit tout bas quelques mots à l'oreille. Le docteur se leva avec empressement et entra dans la chambre. L'assemblée entière le suivit. M. de Talleyrand était alors assis sur le bord de son lit, soutenu sous les bras par son secrétaire. La mort n'avait déjà que trop évidemment marqué de son sceau ce front de marbre,